

Généralions de fédéralistes européens depuis le XIX^e siècle

Individus, groupes, espaces et réseaux

Geneviève Duchenne et Michel Dumoulin (dir.)



EUROCLIO
ÉTUDES ET DOCUMENTS



P.I.E. Peter Lang

Généralions de fédéralistes européens depuis le XIX^e siècle

Individus, groupes, espaces et réseaux

Geneviève Duchenne et Michel Dumoulin (dir.)



EUROCLIO
ÉTUDES ET DOCUMENTS



P.I.E. Peter Lang

Génération de militants européens

Michel DUMOULIN et Geneviève DUCHENNE

*Professeur à l'Université catholique de Louvain &
Professeure invitée à l'Université catholique de Louvain
et aux Facultés universitaires Saint-Louis de Bruxelles*

Dans le langage courant, la notion de génération est banalisée et son acception est particulièrement étendue. De la génération Pepsi à celle de l'internet, le terme est utilisé dans tous les registres. Aussi, les modestes réflexions qui suivent ont pour objectif de tenter d'éclaircir ce « concept », en particulier dans le cadre de son utilisation dans le domaine de l'histoire du militantisme pro-européen.

Récemment, le jubilé de Mai 1968 a remis au goût du jour ce concept. L'histoire, comme d'autres disciplines, s'y est intéressée et la revue *Vingtième Siècle* a consacré son numéro de mai-juin 2008 à l'événement. Jean-François Sirinelli y a publié un article intitulé « Génération, générations »¹. Avec un point de vue français, il détecte dans la participation aux événements de 1968 principalement deux générations actives. La première est celle née pendant la Seconde Guerre mondiale, celle pour qui la guerre d'Algérie a constitué la première césure qui, de ce fait, est restée indélébile. La seconde est celle née après la guerre, qui, protégée, arrivait à « l'âge d'une éventuelle socialisation politique dans un monde de la non-guerre »². Malgré le faible écart d'âge entre les deux groupes, les conséquences de cette différence de vécu ont nécessairement conditionné le rapport à l'événement de 1968.

Ce type de réflexion circonscrite ici au phénomène de Mai 1968 en France peut bien sûr être transposée à d'autres cas de figure, notamment aux acteurs de la construction européenne³.

¹ J.-F. Sirinelli, « Génération, générations », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 98, 2008, p. 113-124.

² *Ibid.*, p. 116.

³ « Le moteur de la construction européenne, qu'a été le souci de ne plus jamais connaître l'horreur de la guerre, a été porté par une génération dont les petits-enfants et, *a fortiori*, les arrière-petits-enfants ne sont pas les héritiers. En d'autres termes,

Ces deux exemples, bien que rapidement évoqués, permettent d'appréhender l'intérêt du concept de génération pour l'historien. Malgré sa banalité, son manque de précision et la difficulté qu'il peut y avoir à le cerner, il est central pour tenter d'appréhender le processus de changement social. Puisque son utilisation est malaisée, il s'agit de le manier avec prudence, loin de la perspective, même si elle peut être partiellement inconsciente, de réorganiser l'histoire en tranches harmonieuses. Si cet ordre et cette cohérence pouvaient satisfaire notre esprit, ce genre d'organisation a, en effet, bien peu de chance de coller à la réalité historique...

Traditionnellement, c'est au sociologue allemand Karl Mannheim que l'on attribue, à la fin des années 1920⁴, le développement du concept – devenu « classique »⁵ – de la théorie des générations. Selon Mannheim, la notion de génération peut s'envisager dans trois contextes différents : la génération généalogique (l'ascendance et la descendance dans les familles), la génération pédagogique (le rapport entre une génération qui transmet un savoir et celle qui l'acquiert) et, celle qui nous intéresse plus particulièrement, la génération « historico-sociale » (la communauté d'intérêts ou d'orientation culturelle de groupes qui ont grandi dans une même époque).

Derrière l'appellation courante de génération, le concept sociologique qui s'y réfère est donc bien plus complexe et ne peut se satisfaire de ce terme ambigu. Pour Mannheim en évoquant, sans autre différenciation, les *générations* « on confond toujours des phénomènes biologiques avec les phénomènes correspondants produits par des forces socio-spirituelles et on aboutit à une “sociologie de tableaux chronologiques” »⁶. C'est pourquoi il propose une « classification formelle-sociologique » différenciant les notions de situation de génération (participation de ceux qui entrent dans la vie à un même espace historico-social qui potentialise la participation à des événements ou des expériences qui créent des liens), d'ensemble de générations (la situation de génération est alors potentialisée par un lien concret, la participation à des événements, etc.) et d'unité de génération (il s'agit alors d'un lien

l'idéal auquel il est possible de faire appel afin de mobiliser a changé ». Propos de M. Dumoulin dans *Luxemburger Wort*, Supplément culturel, *Die Warte*, 13 mars 2008.

⁴ K. Mannheim, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990. Texte traduit de l'allemand par G. Mauger et N. Perivolaropoulou, Paris, Nathan, 1990 (Essais et recherches).

⁵ G. Mauger, « Introduction », in K. Mannheim, *Le problème des générations*, *op. cit.*, p. 8.

⁶ K. Mannheim, *Le problème des générations*, *op. cit.*, p. 68.

beaucoup plus concret au sein de l'ensemble générationnel qui se fait autour d'un même contenu).

Selon Karl Mannheim, les générations « historico-sociales » ne se construisent donc pas d'elles-mêmes, mais sont engendrées par la dynamique sociale. À un certain moment, des bouleversements sociaux accélèrent le changement des attitudes et peuvent provoquer une rupture par rapport au changement latent et continu de la pensée. Ces points de rupture peuvent alors se cristalliser et former une impulsion nouvelle et une nouvelle unité structurante⁷.

Dès lors, malgré ses défauts l'utilisation du concept de génération peut s'avérer féconde si on la limite à des cas dans lesquels des événements et des processus particulièrement significatifs et porteurs de conséquences à long terme ont marqué une certaine tranche d'âge, de telle sorte qu'elle se distingue de manière relativement nette des autres tranches d'âge.

L'un des intérêts majeurs de l'utilisation du concept de génération est donc, dans le cas de l'étude du militantisme pro-européen (comme dans celui d'autres sujets historiques), de repérer ces événements significatifs, de tenter de percevoir sur quel type de personnalité ils ont pu avoir des effets majeurs et d'envisager les conséquences de ce phénomène afin de réinsérer les mouvances étudiées dans les terrains sociaux et les contextes historiques qui les ont vus naître et évoluer.

La plupart des études historiques liées à une analyse générationnelle se sont jusqu'à présent bornées à un phénomène limité, dans un contexte national et sur une durée réduite. C'est le cas de certaines revues d'histoire qui ont consacré un numéro spécial à cette problématique – par exemple les cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent en 1987⁸, la Revue le *Vingtième siècle* en 1989⁹, ou plus récemment en 2003, la revue *Historische Zeitschrift* qui a publié un numéro de supplément relatif aux générations¹⁰. Dans ces différents cas, le volume débute par un article général, explicitant le concept central, reprenant les

⁷ *Ibid.*, p. 65. En dépit du fait que d'autres générations, plus âgées ou plus jeunes, vivent elles aussi ces étapes du devenir historique, c'est autour de la jeunesse montante que peut se créer une nouvelle génération. Et Mannheim d'expliquer que « les premières impressions ont tendance à se fixer comme une image naturelle du monde. À la suite de quoi, chaque expérience ultérieure s'oriente par rapport à ce groupe d'expériences ». *Ibid.*, p. 53.

⁸ J.-F. Sirinelli (dir.), *Génération intellectuelles. Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, n° 6, novembre 1987.

⁹ *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 22, numéro spécial : « Les générations », avril-juin 1989.

¹⁰ A. Schulz, G. Grebner, *Generationswechsel und historischer Wandel*, Munich, Oldenbourg, 2003.

différentes théories qui lui sont associées, pour ensuite se consacrer à diverses études de cas, relativement limitées quant à la perspective chronologique et géographique.

Face à ce constat, le Centre d'étude d'histoire de l'Europe contemporaine (Cehec) de l'Université catholique de Louvain a élaboré un programme de recherche intitulé « Générations et réseaux militants européens depuis le XIX^e siècle : individus, groupes, espaces et réseaux ». Encouragé par la Fondation internationale Triffin/Triffin International Foundation¹¹, ce programme entend adopter délibérément un large champ pour appréhender toute la complexité du militantisme européen tant dans ses dimensions politiques, que sociales, culturelles et économiques.

Les actes publiés ici sont le fruit de deux ateliers qui ont rassemblé plusieurs historiens à l'Université catholique de Louvain le 13 juin 2008 mais surtout les 2 et 3 décembre 2009. Ils proposent d'explorer les motifs qui ont poussé quelques fédéralistes belges, français, allemands, autrichiens, luxembourgeois, néerlandais ou hongrois à défendre, parfois corps et âme, un idéal – l'unification européenne – et donc de renouer avec l'histoire de l'intégration européenne.

Tandis que l'histoire de l'Europe est remise en question¹², renouer avec l'histoire de l'unification européenne par le truchement de générations fédéralistes peut recentrer le débat, réincarner le projet européen.

Mais, pour mener une étude fructueuse sur le phénomène militant – et cette remarque vaut pour tous types d'*engagement*¹³ –, il faut aussi oser la comparaison.

¹¹ Collaborent à ce programme initié par le Centre d'études d'histoire de l'Europe contemporaine (Université catholique Louvain), le Centro Studi sul Federalismo (Turin), l'UMR IRICE (Paris I – Paris IV) et l'Historisches Seminar II (Universität zu Köln). Avec le soutien de la Compagnia di San Paolo, de l'Institut d'analyse du changement dans l'histoire et les sociétés contemporaines (Iacchos, Université catholique de Louvain) et le soutien aux écoles doctorales des Fonds spéciaux de recherche de l'Université catholique de Louvain.

¹² Voir notamment N. Roussellier, « Pour une écriture européenne de l'histoire de l'Europe », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 38, avril-juin 1993, p. 74-89 ; J.-P. Rioux, « Pour une histoire de l'Europe sans adjectif », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 50, avril-juin 1996, p. 101-111 ; J.-Cl. Martin, « Quelle histoire pour l'Europe ? », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 53, janvier-mars 1997 et R. Frank, « Une histoire problématique. Une histoire du temps présent », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 71, juillet-septembre 2001, p. 79-89.

¹³ Critère essentiel pour définir un intellectuel, d'après les auteurs du *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Seuil, 2002 (cf. J. Julliard, M. Winock, « Introduction », p. 11-18). Voir aussi et entre autres de J.-F. Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986 ; « Générations intellectuelles », *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, n° 6, novembre 1987 ; *Génération intellectuelle : Khâgneux et norma-*

En ce sens, les études rassemblées ici – et elles devront être complétées – montre bien qu’il existe un réel décalage entre les moments où les élites d’un pays optent pour la solution européiste. Les perceptions européennes changent, en effet, et sans doute est-ce un truisme de le rappeler, en fonction du moment et de l’endroit où l’on se trouve¹⁴.

Aussi, au-delà de quelques lignes de force – la solution européenne ne s’envisage pas de la même façon si l’on conçoit l’Europe en tant qu’entité morcelée économiquement ou en tant que continent souffrant d’une crise morale ; de même, la génération sacrifiée¹⁵ n’appréhende pas l’unification du continent comme les générations suivantes – les résultats exposés ici montrent d’importantes disparités.

Il n’y aurait pas de moments-clés qui forgent l’engagement militant mais bien des périodes diffuses – l’idée d’Europe unie s’épanouissant pleinement en France de 1923 à 1927, aux Pays-Bas, de 1929 à 1933, et en Belgique, de 1926 à 1936 ; il n’existe pas de lieux incarnant de façon univoque l’idée d’Europe unie – pour d’aucuns, c’est Paris, pour d’autres, Berlin, pour d’autres encore Genève, Vienne, voire Londres et New York ; enfin, il n’existe pas non plus d’événement significatif – ici, c’est la perte des colonies, là le traumatisme de 14-18, là-bas encore celui du Rideau de Fer... Or, ces remarques, pour banales qu’elles soient, ne sont pas sans interpeller à l’heure où l’Europe « réunifiée » semble, désespérément, se chercher une mémoire¹⁶...

Des lieux historiques, l’Europe en compte par milliers. Champs de batailles, palais, musées, parlements, camps de concentration... Toute l’histoire du continent donc, avec ce qu’elle a de pire et de meilleur. Mais l’Union européenne en tant que telle compte très peu de lieux qui incarnent matériellement l’épopée de ses origines, où se cristallise, par l’histoire et dans la mémoire, une parcelle devenue symbolique de notre identité collective de citoyens d’une Europe unie¹⁷.

Renouer avec le fil de ces générations qui ont rêvé, depuis le XIX^e siècle, de construire une Europe fédérale peut certainement aider à remettre en perspective les inquiétudes identitaires qui traversent douloureusement nos sociétés occidentales...

liens dans l’entre-deux-guerres, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Quadrige, n° 160) ; *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990.

¹⁴ Pour paraphraser R. Frank, « Introduction », in R. Frank (dir.), *Les identités européennes au XX^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 9-10.

¹⁵ R. Wohl, *The generation of 1914*, Cambridge, Harvard University Press, 1979.

¹⁶ Cf. D. Schnapper, K. von Bülow, H. Möller, T. Garton Ash, M.-C. Beaud, *Identité et Mémoire*, Paris, La documentation française, 2007 (Penser l’Europe).

¹⁷ « L’histoire à la rencontre des Pères de l’Europe », in *Eurinfo*, n° 305, mai 2006, p. 3.

